

## **A TRAVERS NOTRE PASSÉ**

# **Les Inondations de 1910 dans le Haut-Doubs**

Les inondations de 1910 — dont nous sommes encore un certain nombre de vieux Pontissaliens à avoir été témoin — sont les plus importantes de ce siècle, peut-être les plus importantes de tout notre passé. Elles touchèrent non seulement notre Haut-Doubs, mais aussi à peu près toute la France (à Paris on dut circuler en barque dans plusieurs quartiers), et même une grande partie de l'Europe occidentale. En France, elles touchèrent surtout nos provinces de l'Est et du Sud-Est. A Besançon, les soieries et les papeteries des Prés du Vaux étaient sous l'eau, de même la promenade Micaud, Chamars, le square Saint-Amour, la rue de la République, la place Labourey (aujourd'hui place de la Révolution), la rue des Granges jusqu'à hauteur de la rue Gambetta, le bar de la Grande-Rue, la rue du Lycée jusqu'à l'église Saint-François-Xavier.

Comment expliquer de telles inondations ? J'essaierai de le faire en considérant ce qui s'est passé dans la région de Pontarlier. La chute de neige avait été assez forte au début de janvier. Puis, au milieu du mois, la température tomba très bas. A partir du 14, elle s'abaissa la nuit jusqu'à — 14°. Brusquement, à la gelée succéda par un vent violent de sud-ouest une abondante chute d'eau, accompagnée d'un net réchauffement. Du mardi 18, à 7 heures du matin, au mercredi 19, à la même heure, il tomba sur notre ville 75 litres d'eau par mètre carré ; du mercredi au jeudi 20, toujours à la même heure, 60 litres. Au total, en 48 h, il était tombé 135 litres par mètre carré. A supposer que la chute ait été pareille sur tout le territoire de la commune, dont la superficie est de 4.135 hectares, ce serait 5.582.250.000 litres d'eau qu'il aurait reçu. Dans les mêmes conditions, le territoire de l'arrondissement, dont la superficie est de 128.354 hectares, aurait reçu 173.227.900.000 litres. Sous la double influence de la pluie et du réchauffement, la neige fondit très rapidement ; mais l'eau provenant de sa fonte et l'eau de pluie ne pouvaient guère s'infiltrer, le sol ayant été imperméabilisé par les grosses gelées antérieures. Elles descendirent en masse dans les vallées.

A Mouthe, le Doubs envahit les rues. L'eau s'élevait à 50 centimètres dans la boulangerie de Mlle Chevallet.

Le lac de Saint-Point, dont le niveau monta de 2,20 m, était couvert d'arbres déracinés, de planches et de « plots » enlevés aux chantiers des scieries d'amont, de barques à la dérive. Les maisonnettes de Port-Titi furent plus ou moins immergées, certaines le furent jusqu'au toit, l'une d'elles s'affaissa.

De Remoray au Tournant de la Cluse, la vallée du Doubs était entièrement recouverte par un lac continu.

Au Moulin Maugain, les turbines de la scierie-minoterie de mon oncle Cyrille Martin furent noyées dès le mardi 18 et les chambres à farine envahies. L'écurie des cultivateurs Tournier dut être évacuée.

(Suite en page intérieure)

(Suite de la première page)

Aux Forges, les turbines de la scierie Vandiel furent de même noyées et, le 19, toute l'usine était plus ou moins inondée.

Dès le début de la crue, la hauteur de l'eau était d'un mètre dans l'usine des frères Ballyet, située à Pontarlier au débouché du canal de Morieux (aujourd'hui comblé) et les 20 ouvriers durent, naturellement chômer.

Toutes les caves des immeubles de la rue Morieux, bordant le canal, et celles de l'hôpital furent envahies. En même temps la conduite de gaz de ladite rue Morieux se rompait, ce qui priva le quartier de lumière.

L'atelier de rétamage du père Farine, installé sur la rive gauche du Doubs, immédiatement en aval du pont de l'Hôpital, était envahi par près d'un mètre d'eau.

Rue de la Loge (aujourd'hui du Commandant-Valentin), les jardins de l'horticulteur Chabloz étaient recouverts par l'eau et complètement bouleversés et les chassis brisés. L'eau envahissait aussi le rez-de-chaussée des deux maisons des parents du Docteur Maurice Renaud, bâties immédiatement en amont du pont des Chèvres. Le pont de bois jeté entre le Cours et le saffé de l'Elysée était emporté.

Les terrains sur lesquels devait être construit récemment le quartier Saint-Roch, et les Oullions (\*) disparaissaient sous un véritable lac.

Pour en finir avec Pontarlier, je dois encore préciser que la crue de 1910 y fut à peu près égale à celle de 1882, la plus forte connue jusqu'alors, mais supérieure de 30 centimètres à celle de 1863. La cote maximum fut relevée le jeudi 20, à 5 heures du matin. Lors des inondations de février 1928, le niveau du Doubs au pont de l'Hôpital n'était que de 3 centimètres inférieur à celui de janvier 1910. (voir à la fin de l'article\*)

A Doubs, 13 maisons furent inondées, dont 3 jusqu'à un mètre de hauteur. L'eau atteignait le second degré de l'escalier conduisant à l'église.

A Arçon, toute la partie basse du village était touchée et 18 personnes furent obligées d'évacuer leurs logements.

A Morteau, on relevait 25 centimètres d'eau dans la gare.

Le ruisseau des Lavaux était sorti de son lit et recouvrait au voisinage de la ville la route des Allemands (aujourd'hui des Alliés).

Le Drugeon causa lui aussi de grosses inondations. A Houtaud, elles touchèrent 9 maisons, à Dommartin 7. Au Pont-Rouge, tous les bois des chantiers furent emportés et 400 doubles de grain baignaient dans l'eau.

La Morte coupait la route des Verrières au Creux.

La Jougnenaz recouvrait la route à la Ferrière-sous-Jougne par 50 centimètres.

Ces inondations ne pouvaient que perturber les communications ferroviaires.

Dès le matin du 19 le tramway Pontarlier-Mouthe ne put dépasser Sarrageois ; dans la journée il ne put dépasser Labergement. A partir du 20 il fut totalement arrêté à la suite de glissements de terrain sous Montperreux et d'un affaissement de la voie entre les Rosiers et le viaduc des lignes de Suisse jeté au-dessus du Doubs.

Les trains de la ligne Besançon-Morteau-Le Locle durent s'arrêter à Gilley, la voie ferrée étant recouverte par un mètre d'eau en amont de Morteau. Sur le tronçon Le Locle-Morteau les trains ne dépassaient pas Villers-le-Lac.

Il n'y eut qu'une seule victime en ces jours de calamité. A Villers un attelage fut emporté par le courant. Le conducteur échappa à la noyade, mais non le jeune Emile Mollier, âgé de 25 ans, qui l'avait engagé à aller de l'avant alors qu'il y avait danger, et qui l'avait même accompagné pour le décider.

Le 20, vers 2 heures du matin, la neige succéda à la pluie. Elle tomba encore toute la journée du 21. Les rivières commencèrent à baisser. Puis ce fut la gelée. Le samedi 22, le thermomètre descendait à  $-10^{\circ}$ . C'en était dès lors bien fini des inondations.

Louis MARTIN

\* Le Courrier de la Montagne en date du 7 février 1897 précise que la cote de 1m70 au-dessus de l'étiage (au Pont de l'Hôpital) correspond à la crue de 1863 et que le 28 décembre 1882 les eaux avaient atteint la cote de 2m10.